

HIVER  
Janvier 2010

7€

# Carnets du Việt Nam 24

ACTUALITÉ SOCIÉTÉ CULTURE HISTOIRE LITTÉRATURE DÉCOUVERTE

Arles, 10 décembre 2009  
par Philippe Dumont



Jean-Pierre Pascal :  
Les estampes de Đông Hồ  
Lê Thị Xuyên :  
Souvenirs et fierté des Chên Đăng



# Du silence des pères à la fureur du monde

Arles, 9 et 10 décembre 2009

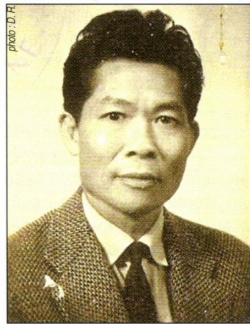


À la mémoire de mon beau-père Nguyễn Văn Lanh, matricule ZTY 37

**E**n mai 1941 Marguerite Duras – qui était encore M. Donnadiou – termine un article comme ceci : « *La guerre aura été une grande expérience. Il n'est pas un seul indigène qui n'ait prêté aux échos des derniers événements une oreille attentive. [...] Il [l'indigène] a compris ce dont souffrait la France et s'est rapproché d'elle davantage ; il a voulu l'aider par le don de sa personne.* » Et elle achève par ces mots : « *La guerre a posé aux indigènes un véritable cas de conscience. Chacun était libre de rester sourd à l'appel de la patrie, et tous on répondu (1)...* » Voire ! Mais il est certain que les effectifs indigènes mobilisés dans l'Empire ont dépassé ceux de la Grande Guerre.

Encore faut-il distinguer le contingent des tirailleurs mobilisés dans la troupe et la main-d'œuvre indigène des ouvriers non spécialisés. Pour ce qui est des ONS vietnamiens, leur sort a plusieurs fois déjà été pris en compte par nos *Carnets du Viêt Nam*. C'est que le déplacement forcé de ces quelque 20.000 Vietnamiens requis en 1939 et 1940 et envoyés en métropole pour participer à l'effort de guerre mérite une reconnaissance historique.

Mieux relayée par les médias que notre publication, la parution du livre de Pierre Daum a eu le mérite de porter brusquement au grand jour le destin de ces « immigrés de force ». Le succès de l'ouvrage trouvait son apogée



Nguyễn Văn Lanh

dans l'hommage qui leur a été rendu à Arles les 9 et 10 décembre 2009, le mercredi au nom de l'éditeur dans une soirée émouvante à la chapelle du Méjean, le jeudi au nom de la ville et de son maire dans une matinée triomphante sous les ors de la salle d'honneur de l'Hôtel de Ville.

## Le silence des pères

Le soir tombe sur les bords du Rhône tandis qu'arrive le public de la conférence-débat organisée par les éditions Actes Sud. Dans les bâtiments d'une ancienne chapelle dont le fronton dit qu'elle fut aussi le siège d'un syndicat de minotiers, se retrouvent déjà quelques-uns de ces vieux messieurs très dignes que sont devenus les anciens déracinés qui ont choisi de rester en France ; mais il y a surtout de nombreux hommes et plus encore de femmes qui sont les enfants, parfois les petits-enfants, de ceux – évidemment de beaucoup plus nombreux – qui ont déjà disparu. C'est dans cette part du public qu'on sent une tension, l'émotion de la possibilité de savoir. Parmi cette génération des descendants, combien sont-ils à témoigner – parce qu'ils en ont souffert – du silence obstiné de ces pères qui n'ont rien voulu partager de leurs difficultés passées (2) ? Les propos pren-

Philippe Dumont

(1) M<sup>me</sup> M. Donnadiou, « La méthode colonisatrice de la France », *L'Illustration*, « L'Empire français dans la guerre », 11 mai 1940, non paginé.

(2) « *Ça ne sert à rien de parler de ça. C'est trop loin* », déclare Doan T. en refusant une interview à Yann Saint-Sernin et Willy Le Devin (*Sud-Ouest*, 6 décembre 2009).

(3) Parmi ceux qui expriment de vives réserves quant à cette version des faits, lire ci-après Alain Guillemin.

(4) Cette thèse n'est encore qu'embryonnaire (trois lignes p. 48) dans *l'Itinéraire d'un petit mandarin* paru chez L'Harmattan en 1997, où l'auteur ne donne aucune représentation d'un travail dans les rizières.

(5) *Là-bas si j'y suis*, France Inter, 10 décembre 2009.

(6) Les engagés volontaires abusés dans leur désir de découvrir la belle France étant tout autant exploités : « *Je savais que la France était belle, et je voulais la voir* », confie Lê Ba Dang ; mais la réalité fut bien décevante : « *C'était minable, méchant, inhumain, l'esprit colonial.* » (Reportage d'Agathe Westendorp, *La Provence*, 10 décembre 2009).

(7) Paul-Jean Toulet, *Les Contrerimes*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1979, p. 93. L'orthographe du poète est respectée.





photo: P. Franck

nent la forme d'aveux rapides comme échappés involontairement, ou de confidences plus ouvertes ; mais il y a aussi des démarches plus assumées avec l'affichage de portraits photographiques revendiquant la reconnaissance, refusant l'oubli et la disparition à jamais de ce qui n'a pas été dit.

Sur l'estrade, Gilles Manceron et Pierre Daum, les historiens, Joël Pham et Richard Trinh, les fils d'ONS, font sobre. Leur prise de parole, les échanges un peu disparates qui suivent ne brisent pas ce sentiment de partager une même situation – peut-on parler de communion ? –, situation qui, au fil de la soirée, semble perdre de sa gravité et laisser place à ce qui semble un soulagement, comme si l'on s'était partiellement libéré du poids de l'insupportable silence. La soirée avait permis de se reconnaître, de se rapprocher, de donner corps à un mouvement d'ensemble et laissait chacun dans un état affectif moitié nostalgique moitié euphorique.



photo: Photo: M. Mont

Les lendemains allaient-ils déchanter ? Le télescopage de la publicité faite au livre de Pierre Daum avec le caractère officiel de l'hommage rendu par un représentant de la République crée un flou gênant. Qui est véritablement mis à l'honneur ? L'ensemble des 20.000 ONS vietnamiens déplacés en métropole ? Le millier installé en France ? Les dix présents ?

Cette réserve faite, l'instant est grave et bon enfant à la fois. La cérémonie se tient dans la grande salle de ville où, comme la veille au soir, se presse un public toujours avide de reconnaissance. C'est un bel hommage que le maire d'Arles, Hervé Schiavetti, sait rendre aux « anciens travailleurs indochinois » présents.



photo: Sophie Loubaton

Parce qu'ils sont morts avant de pouvoir assister à la cérémonie, l'absence de deux anciens travailleurs est ressentie comme une injustice du destin. La fille de l'un, femme effondrée par la mort la veille même de son père, préfère le silence. La fille de l'autre lit le discours paternel qui avait été rédigé de longue date pour ce moment solennel. Quelques-uns des vieux messieurs prennent la parole non sans émotion, relatent leur vie réduite à deux pages ou à un simple poème. Ils sont les derniers témoins. On le sait, ils le savent. La rencontre que l'on vit est exceptionnelle.

## La fureur du monde

Reste que les cristaux des lustres illuminent moins que l'éclair des flashes et que certains discours médiatiques ont abîmé cette belle leçon d'histoire. Ce n'est pas tant que le tonitruant brouhaha journalistique rabote et sabote nécessairement l'information, c'est que l'effet amplificateur qui est le sien accuse les faiblesses du dossier de presse ou du discours qui leur est tenu. D'où des déformations regrettables.

D'abord le raccourci qui veut qu'« Arles redécouvre les pères du riz camarguais » comme le clame un titre de *La Provence*. Encore faudrait-il pouvoir s'assurer que les ouvriers vietnamiens aient bien été à l'origine de cette riziculture (3). Qui sait si la thèse de Pierre Daum, dont Lê Hữu Thọ est l'initiateur forcené (4), ne relève pas du sophisme ? Des Vietnamiens ont travaillé en Camargue ; or, les Vietnamiens cultivent le riz ; donc, la Camargue leur doit l'essor de sa riziculture... Il semble que l'hommage d'Arles aux travailleurs de la MOI aurait pu se dispenser de réduire leur présence en métropole à la seule Camargue, à ses salins et à son riz « indication géographique protégée ». Car, on en arrive à lire ici et à entendre là que 20.000 hommes sont venus d'Indochine cultiver le riz en Camargue...

Le « 20 heures » de TF1 est l'exemple de la confusion des idées. Le 10 décembre 2009, Laurence Ferrari lance le reportage de Frédéric Miara et Philippe Fontalba (2' 15'') par ces mots : « Un hommage officiel très émouvant a été rendu aujourd'hui aux travailleurs indochinois envoyés de force en Camargue pendant la seconde guerre mondiale. C'est grâce à eux que la culture du riz et du sel s'est développée dans cette région. Une page sombre et méconnue du passé colonial de la France. »

Et c'est le second abus, celui de la « page complètement occultée de notre histoire », comme s'en émeut Daniel Mermet dans son émission (5), lui pour qui Pierre Daum est rien moins que le « découvreur de cette page arrachée du roman national »... Là, c'est un peu le syndrome Dan Brown et la théorie du complot... Parce que le riz produit avec l'aide des Vietnamiens aurait permis aux exploitants de faire fortune au marché noir, il aurait fallu taire les conditions de sa production... La simple ignorance ne peut-elle expliquer l'« oubli » de cette vague d'immigration ? Il est évident que les recherches universitaires n'intéressent qu'un cercle restreint et que les travaux d'une doctorante comme Liêm-Khê Luguern restent confidentiels puisque sa thèse n'est pas encore soutenue et a fortiori publiée.

Revenons à l'essentiel. La remise de la médaille de la ville à la dizaine de vieux hommes dont l'âge tourne autour des quatre-vingt-dix ans est un symbole important.

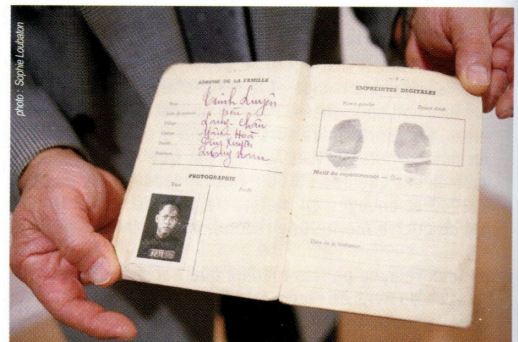


photo: Sophie Loubaton



C'est qu'ils sont les derniers représentants de ce millier d'hommes qui ont fait ce choix qui reste difficile à comprendre : pourquoi ont-ils voulu rester dans le pays qui avait fait d'eux des « immigrés de force » (6) ? En leur rendant cet honneur, Hervé Schiavetti reconnaît officiellement le sombre épisode vécu par les ONS vietnamiens tandis que, par sa voix de maire d'Arles, c'est la République qui assume son passé.

Qu'il y ait eu quelques incertitudes dans le dessin, quelques parasitages dans les effets de cette manifestation est chose normale. Même les plus belles évidences peuvent cacher quelque chose :

« Dans Arle, où sont les Aliscams,  
« Quand l'ombre est rouge, sous les roses,  
« Et clair le temps,  
« Prends garde à la douceur des choses (7). » ♦

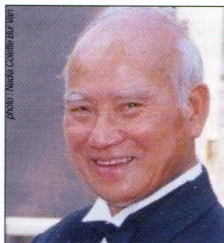
## Les ONS honorés à Arles



Au 1<sup>er</sup> rang, de gauche à droite : Nguyễn Trong Hoan, 73<sup>e</sup> compagnie (Boulogne Billancourt); Thiệu Van Muu, 47<sup>e</sup> compagnie (Vénissieux); Lê Van Phu, 25<sup>e</sup> compagnie (Colombes); Nguyễn Van Thanh, 15<sup>e</sup> compagnie (Lattes); Trần Van Trinh, 38<sup>e</sup> compagnie (Cavaillon).

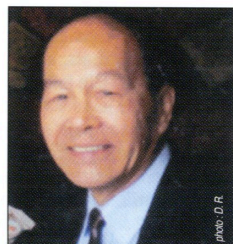
Au second rang : Pham Van Nhan, 64<sup>e</sup> compagnie (La Grande Motte); Dinh Phung Kieu, 16<sup>e</sup> compagnie (Montpellier); Tran Van Than, 15<sup>e</sup> compagnie (Marseille); Nguyễn Ngọc Sau, 29<sup>e</sup> compagnie (Grenoble); Lê Ba Dang, 69<sup>e</sup> compagnie (Paris).

Au troisième rang : Joël Pham créateur du site travailleurs indochinois, Pierre Daum auteur de *Immigrés de force*.



Lê Huu Tho (Grenoble) auteur de *l'itinéraire d'un Petit Mandarin* et qui tenait tant à cette reconnaissance des travailleurs Indochinois en Camargue.

Il convient de ne pas oublier Bui Van Diêm, 37<sup>e</sup> compagnie (Marseille) décédé malheureusement la veille de la réception à la mairie d'Arles.



## SUR UN AIR DE TWIST

Le livre de Pierre Daum aura été l'occasion de mettre sur le devant de la scène l'histoire des ONS Indochinois. La formidable couverture médiatique à l'occasion des journées d'Arles et ces journées elles-mêmes n'auraient sans doute pu exister sans le livre. Les quelques images d'archives sur le travail des Indochinois dans les rizières de Camargue à la télévision ainsi que les témoignages émouvants des derniers ONS auront sorti de l'ombre pour quelques instants cette histoire.

Certes ce ne fut pas le premier livre, ce n'est certes pas le meilleur ; mais il est à parier ou espérer qu'il servira de tremplin pour d'autres ouvrages, plus fouillés, plus complets, plus « scientifiques ». Si, comme il est promis, une édition vietnamienne voit le jour au Viêt Nam même, elle permettra à des milliers de Vietnamiens de comprendre ce que fut l'histoire des *công binh* et des *chiến binh* en France de 1939 à 1952 car cette histoire est encore plus méconnue là-bas qu'ici (1). Selon certaines sources, le journal *Tuoi Tre* a reçu des centaines de lettres à la suite de la publication d'un article sur les journées d'Arles.

Nous avons ouvert nos colonnes au débat que cet ouvrage a suscité. C'est notre conception de la revue : un lieu d'échange. Il n'y a pas de vérité révélée mais la confrontation de points de vue (parfois un peu vifs) mais qui doivent aider à saisir la complexité des choses. Dans une chanson déjà ancienne Jean Ferrat chantait :

*Je twisterais les mots s'il fallait les twistier  
Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez (2)*

Je ne sais pas si *Immigrés de force* est un bon air de twist mais il aura permis, même avec ses imperfections, de savoir qui ils étaient... les ONS.

Dominique Foulon

(1) En espérant que la traduction ne connaisse pas le sort du livre de Lê Huu Tho *l'itinéraire d'un petit Mandarin* qui dans sa version vietnamienne fut expurgé de toute référence aux trotskystes dans le mouvement des ONS.

(2) « *Nuit et brouillard* », Jean Ferrat, 1963. Le twist, faut-il le rappeler pour les lecteurs de moins de quarante ans, fut la danse en vogue au temps des yéyés.

## NOTE BRÈVE SUR LA RIZICULTURE EN CAMARGUE

Dans le récent débat sur les travailleurs vietnamiens en France pendant la deuxième guerre mondiale, on a pu lire, sur plusieurs sites Internet et dans les journaux, l'affirmation selon laquelle les ONS indochinois auraient inventé ou relancé la riziculture en Camargue. L'historien que je prétends être ne peut être indifférent à cette légende en construction. Rappelons d'abord que la riziculture européenne existe depuis le 16<sup>e</sup> siècle si ce n'est même avant, en Espagne principalement dans la huerta de Valence, et dans le Piémont transalpin. On signale déjà la plantation du riz dans le Comtat Venaissin à la même époque. Mais en Camargue, il faut attendre le 19<sup>e</sup> siècle pour que la Compagnie Générale de Dessèchement de la Camargue installe les premières rizières en 1864. Le but est alors de désaliniser les eaux du delta afin de planter la vigne, la riziculture n'est qu'une culture d'entretien qui occupe quand même un millier d'hectares en 1890. La main-d'œuvre est composée à 40 % d'immigrants, en majorité italiens et espagnols. C'est la pénurie alimentaire qui sévit dans la France occupée qui pousse les propriétaires français des domaines acquis à la veille de la guerre, à augmenter la superficie des rizières. Et, d'une pierre deux coups, la disponibilité des contingents d'ONS qu'il ne faut pas laisser dans l'oisiveté (« mère de tous les vices ») explique l'emploi de ceux-ci au même titre que ceux employés aux salines de Camargue, dans la mine de Largentière ou à la poudrière de Bergerac, etc. Les tirailleurs (*linh*) et pas seulement les *thợ* furent également mobilisés pour ce travail si l'on en croit un film de propagande vichyste intitulé « Fils de terres lointaines » et réalisé en 1943, visionnable soit au CNC à Bois d'Arcy soit au département audio-visuel de la BNF - site François-Mitterrand. Ce court métrage met en scène les tirailleurs cantonnés au camp Pavie à Valescure (Var).

Le véritable essor de la riziculture camarguaise date de 1946 lorsque les sociétés de riziculture bénéficient de subventions grâce au Plan Marshall. La superficie bondit à 11.000 ha pour atteindre le pic de 30.000 ha en 1960. Aujourd'hui la superficie tourne autour de 10.000 ha.

Pierre Brocheux